

*Reportage à travers
le temps et l'actualité*

Un reporter se doit d'être là quand la terre tremble ou quand le soleil se voile, quand la révolution se déchaîne, quand Blériot traverse la Manche... L'Égypte refusait ces événements splendides. Heureuse Égypte!... On n'annonce pas à son journal : Le blé pousse, le soleil chauffe, la paix règne sur le royaume avec une violence accrue ! Les Égyptiens, pour toute histoire, chassaient les mouches. Les remous des courants politiques, les sourdes luttes d'influence, le jeu obscur des courants qui se contrecarraient étaient affaire de diplomates. À l'extérieur le calme plat, le soleil, 46 à l'ombre, Allah régissant sans discussion sur le désert. Tout au plus Monfreid, en mer Rouge, agitait-il en France le cœur des midinettes

du frisson qu'on demande aux bandits de cinéma.

Des futurs éléments du drame deux seulement étaient connus du gros public : la chaleur et le vent de sable.

Pour la chaleur ce sera bref : il faisait 46 à l'ombre, je l'ai dit. Quand il pleuvait, une fois par an peut-être une heure, les écoliers sortaient de classe pour aller constater le miracle, se faisaient tremper afin d'être plus sûrs et revenaient éblouis par ce caprice du ciel. On voyait bien que Dieu pouvait tout !

Quant au vent de sable, au « khamsin », il s'annonçait quelque temps à l'avance par un ciel bas, une atmosphère cuivrée ; l'air devenait étouffant, l'asphalte insupportable ; on ne voyait plus à dix pas. Lorsque le vent venait, le sable entraît partout. J'en ai trouvé, rentrant chez moi après quarante-huit heures d'absence, toutes portes et volets clos, des couches suffisamment épaisses, sur les meubles, pour être modelées par le vent. Mon bureau était couvert de dunes, pareil, en petit, au désert qui ressemble, vu d'avion, à un morceau de lune.

*

C'est contre tout cela, en plus de l'adversaire, que les gens se battent là-bas, dans des tanks en métal.

*

Il y eut pourtant, deux ou trois fois, un court frisson, un bref éclair d'avant l'orage.

J'ai déjà dit comment, croyant rendre à mon frère une pacifique visite, je tombai un jour sur une frontière menacée. On y attendait un « baroud » pour le matin. Les journaux de France n'en parlaient pas. Et ce n'était pas la première alerte ! Je compris ce jour-là que, sous une surface lisse, les passions fermentaient en Méditerranée. Mais le jeu restait mystérieux. Il ne s'agissait pas de l'Égypte, il s'agissait d'un coin d'Asie que les traités n'ont jamais bien chloroformé ; mais, dans l'Islam, tout se tient plus ou moins, tout se touche. Cette poignée d'hommes était toujours sur le qui-vive. (Il me suffira d'un détail pour peindre le moral des troupes : l'un des capitaines, assez jeune, déjà blessé, cité, mutilé au Maroc, la

jambe raccommodée avec un appareil – une espèce d'étrier et un système de tubes – battait ses tirailleurs à la marche, en boitant ; quand il trouvait qu'il avait de l'argent de reste il achetait des balles à ses troupes. Voilà les hommes que nous avons.)

Une autre fois, je ne sais plus quelle année, on sentit venir quelque chose. L'Europe faisait de la température. L'un des États qui ont disparu depuis battait comme un cœur prêt à se rompre, avec des reprises et des ratés de moteur usé. La Providence (je crois bien que c'était la Providence, ou alors le Mariette-Pacha) filait dans une nuit de velours sombre toute chamarrée de constellations, avec une lune pâle en breloque, translucide, pareille à une tranche de citron. Une vraie nuit de carte postale qui sentait la mythologie, le cinéma, la grande politique et la catastrophe de gala ; une nuit pour faire, au son d'une valse lente, un naufrage bien photographié. La radio – j'allais dire le sismographe – enregistrait par saccades, d'heure en heure, la courbe de température des grandes puissances. Les passagers ne se couchèrent pas. Vers minuit il y eut un silence dans le bar et sur les « transats » ; les dépêches

étaient passées avec un blanc ; quatorze lignes supprimées par la censure ; chacun le remplît comme il voulait. Les hommes cherchaient leur livret militaire. Les femmes, pensives, laissaient éteindre leur cigarette. La mer, qui semble apporter d'ordinaire un parfum de voyage de noces, sentit l'arsenal, la clinique. On présentait des sous-marins, des petites barques armées de canons. Le Vésuve ne fut plus qu'un souvenir de bal, une rose fanée dans le tiroir d'un vieux meuble. J'avais trouvé pour compagnon un géant suisse et littéraire qui me parlait de souvenirs minuscules que par hasard nous avions en commun ; l'habitude de la paix était si tyrannique qu'on se livrait au bord du gouffre aux recensements les plus frivoles. Un garçon, renseigné ou non, nous apprit que le blanc de la censure cachait la mobilisation d'une des plus grandes puissances du monde.

Le lendemain les détroits furent passés, et, le matin du débarquement, lorsque les yeux cherchèrent, par habitude, cette côte mince comme un fil de couteau, irisée comme un coquillage, beige comme une laine de mouton, toutes ces violences et ces délicatesses du ciel

et de la lumière d'Afrique, ces nacres, cette légende dorée, on ne vit en rade, sur l'eau grise, froids, rogues, géométriques et prêts à aboyer, que des navires de guerre alignés en silence; réflexes d'une majesté. C'étaient les cuirassés; c'était la flotte anglaise. Quelque chose s'était passé.

Ensuite le port nous accueillit dans ses remous de fête foraine. On vit au sommet du grouillement, tremblant comme un roseau sur le faite de l'échelle qui descendait du bateau dans la foule, un vieux fakir à barbe blanche qui vaticinait en arabe sur un ciel d'Ancien Testament. Je demandai quel était ce prophète. On me fit voir son numéro de cuivre.

– C'est un portefaix qui appelle son collègue.

– Et que dit-il?

– Il dit : « Porteur n° 6, ô toi mon fils, ô toi six mille fois mon fils, reviens ici! »

L'Orient continuait.

On oublia bien vite censure et flotte anglaise.

L'Orient continuait, à sa noble cadence. L'Égypte nous reprit entre ses murs de plâtre, sur ses fauteuils Louis-Philippe, sous ses jets

d'eau, dans ses roseraies, avec ses femmes noires assises au bord des sables entre leur enfant borgne et leur ânon lassé.

Un jour, mon compagnon de voyage vint me chercher au Caire en auto. Je n'oublierai pas les rochers blancs qui entouraient la route goudronnée, en approchant d'Alexandrie; paradoxal et hoffmannesque paysage! On aurait dit le négatif d'une photo qui attendait d'être développée. Passé Alexandrie nous tournâmes à l'est, le long de la Méditerranée. Nous parvînmes à une plage. Je me rappelle le vent, les sables, une eau mauvaise, verte et blanche, une sorte de tour jaunâtre, une boule de pierre; des choses qu'il me semblait avoir déjà trouvées dans une vieille lithographie du second Empire.

C'est Aboukir, me dit mon géant suisse.

«Ce jour-là», comme dans le livre, «nous n'allâmes pas plus avant.»

Le Petit Dauphinois, 3 juin 1941.